PRIO

La sécurité comme forme d'éthique

Discours tenu lors du séminaire Répertoire analytique de l'éthique sociale sur la sécurité organisée, Université de Paris I (Sorbonne) 13 mars 2007.

J. Peter Burgess
(Institut international de Recherche sur la Paix – PRIO)
peter@prio.no

Préambule

Je suis très heureux de m'adresser à vous aujourd'hui sur ce sujet d'une actualité brûlante pour un grand nombre. Il peut toutefois sembler quelque peu bizarre que le seul étranger dans la salle soit aussi le seul étranger à occuper la tribune. La sécurité est-elle devenue un thème aussi international ?

La réponse est bien entendu mitigée. La sécurité est sans aucun doute devenue un tel défi international que des Non-français peuvent aussi s'entretenir de ce sujet avec des Français. À la réflexion, le sujet qui nous occupe aujourd'hui est-il si typiquement national ? Les choses qui doivent être sécurisées à travers nos mesures de sécurité sont-elles si spécifiquement nationales ? Est-ce vraiment la sécurité de la société norvégienne que nous tentons de protéger en sécurisant la société ?

D'une certaine façon, oui. Il s'agit d'utiliser les ressources français pour des mesures qui protègent les citoyens français et la propriété française et pour prendre en charge la société française. Mais d'un autre côté, ces catégories doivent être considérées comme perméables, ouvertes, évolutives. Ces notions — propriété, citoyens, et jusqu'à la « choses française » — se sont complexifiées au fil du temps. En un mot, elles sont devenues incertaines.

La plupart des choses considérées comme ayant de la valeur pour le français doivent aussi être considérées comme ayant de la valeur pour d'autres cultures. Ceci est en partie dû aux effets de la mondialisation : la France est de plus en plus rattachée à l'orbite planétaire, tant dans le domaine économique, que technologique, culturel ou social. Si nous devions adopter l'ancienne approche de « Forteresse Europe » en matière de sécurité, nous ne ferions que nous nuire à nous-mêmes. En effet, la menace que nous affrontons pour nous en protéger participe de la liberté dans une société libérale. De nos jours, le paradoxe de la sécurité est justement que les valeurs qui font l'objet des mesures de sécurité actuelles contribuent à faire le lit de l'insécurité.

Ce paradoxe témoigne en réalité de l'un des grands revirements de notre époque. La sécurité ne concerne pas uniquement nos rapports aux autres, aux ennemis (ou aux conférenciers) étrangers. La sécurité concerne dans une mesure croissante notre rapport à nous-mêmes. C'est peut-être pour cela que tant de gens de tant d'horizons différents sont désormais si préoccupés par l'éthique.

L'éthique est de retour !

Car l'éthique est de retour ! L'éthique est redevenue à la mode.

De nos jours, on parle d'éthique des affaires, d'éthique juridique, d'éthique médicale, d'éthique écologique, de bioéthique, d'éthique des sciences, d'éthique des soins. L'éthique est présente dans la vie économique, le système de santé, la religion et le développement technologique pour ne citer que quelques exemples. L'éthique est partout ; l'on s'attend à ce que nous tenions compte de l'éthique lorsque nous accomplissons nos tâches, que ce soit dans la sphère privée ou publique, et cette attente est omniprésente. On pourrait presque parler d'une éthique de l'éthique : Inclure l'éthique est devenu une nécessité éthique !

Néanmoins, une question récurrente se pose : Si l'éthique est de retour, à quel moment exactement a-t-elle disparu ? Et qu'en était-il advenu ? Où l'éthique s'était-elle dissimulée ? Quand l'éthique a-t-elle pris naissance ? Qu'est-ce qui l'a contrainte à se retirer, et qu'est-ce qui l'a maintenant libérée ? Qu'est-ce qui l'a contrainte à revenir sous les feux de la rampe ?

Je ne suis pas un éthicien. Dieu m'en préserve ! Je suis très mal placé pour me prononcer sur « La bonne vie » ou pour juger la façon dont les autres vivent leur vie. Ce n'est pas le propos qui m'occupe aujourd'hui. Il s'agit bien plus de comprendre pourquoi et comment nous en sommes arrivés au fait que, tant dans la sphère privée que publique, l'éthique semble avoir acquis de la pertinence. Ces questions sont à la fois importantes et paradoxales. Quoi que nous pensions de l'éthique, elle ne tombe pas du ciel. Elle est motivée et intéressée ; elle a un objectif et un sens. Elle fait partie de nous. Et elle est de retour.

Cependant, l'éthique n'est pas la seule notion dont la cote soit remontée ces dernières années. Malgré la vague d'intérêt que suscite l'éthique au quotidien, une autre notion a connu une inflation sémantique similaire, à savoir la sécurité.

La sécurité nous submerge !

Le nombre d'expressions intégrant la sécurité et la multiplicité des formes de sécurité ont explosé au cours des 20 dernières années. De même que les Inuits disposent d'innombrables expressions pour ce que nous appelons la neige, le besoin permanent de variations sur le thème de la sécurité n'a cessé de croître. Nous avons la sécurité financière, la sécurité informatique, la sécurité alimentaire, la sécurité aéroportuaire, la sécurité des technologies de l'information, la sécurité humaine, la sécurité collective, la sécurité sanitaire, la sécurité juridique, la sécurité domestique et, dans son acception traditionnelle, la sécurité nationale. Quelle est réellement la cause de cette tendance exponentielle de la variation ? Pour répondre à cette question, nous pouvons dans un premier temps consacrer notre réflexion à quelques traits particuliers de ce nouveau concept de sécurité.

En premier lieu, la sécurité a été industrialisée. La sécurité est devenue une marchandise qui peut être vendue et achetée, commandée et livrée. Des gardes de sécurité remplacent la police, des consultants en sécurité prodiguent des conseils dans divers domaines, des mercenaires remplacent les forces nationales dans de nombreuses situations. Le monde peut être divisé entre consommateurs et fournisseurs de sécurité. Et dans de nombreuses situations, tel fournisseur de sécurité intervient comme consommateur de sécurité de tel autre. La sécurité-marchandise circule à travers les frontières, les couches sociales, les services, les organisations, les allégeances et les intérêts.

Mais surtout, on a recours à des solutions technologiques de plus en plus sophistiquées pour faire face aux nouveaux défis sécuritaires, ce qui entraîne plusieurs conséquences sur lesquelles nous reviendrons plus tard. Il y a peut-être lieu toutefois de souligner ici l'aspect économique : technologie et solutions techniques aux problèmes de sécurité sont portables, transportables. Elles n'ont aucun rapport nécessaire, organique ou implicite avec les problèmes qu'elles résolvent. Elles peuvent être déplacées et utilisées. La cathédrale Nidarosdomen à Trondheim en Norvége est gardée par une société de sécurité française. La dernière fois que je suis passé par l'aéroport international de Gardermoen (Norvège), ce sont des Allemands qui ont inspecté mon bagage à main au contrôle de sécurité.

La sécurité est devenue un défi purement technique, et non un défi humain. L'Homme sort de plus en plus souvent du paysage. Le problème de la sécurité est résolu en consacrant des moyens à la recherche scientifique pour développer de meilleurs outils, plus précis, plus fiables, plus invisibles pour gérer le problème de la sécurité. Les êtres humains, qui sont en fait le véritable objectif et la raison d'être de la sécurité, sont de plus en plus souvent considérés comme secondaires.

En deuxième lieu, une fois que nous avons constaté l'industrialisation de la sécurité, nous pouvons observer en même temps que le résultat naturel d'une telle industrialisation est une diversification du produit. C'est une tendance que nous voyons à travers la logique naturelle du capitalisme. Emmenez par exemple un enfant norvégien au rayon des céréales pour petit-déjeuner d'un supermarché américain, et vous constaterez la puissance de ce processus. La demande n'augmente pas en fonction des besoins, mais en fonction de l'offre. De même, plus la sécurité devient un objet de l'économie de marché, une marchandise, plus elle est naturellement diversifiée, plus elle est partagée, adaptée au consommateur, ou à l'utilisateur, individualisée, banalisée, etc.

De plus, et en troisième lieu, la sécurité a été mondialisée. La sécurité qui, traditionnellement, est liée aux frontières politiques et géographiques, se dissocie progressivement du territoire et du sol lui-même. La sécurité et l'insécurité sont devenues des phénomènes extra-terrestres, détachés du réel et des menaces concrètes. L'image de la menace est devenue plus diffuse, ambiguë et opaque. Cette évolution marque aussi l'apparition du risque comme facteur central dans l'évaluation des éléments sécuritaires.

En quatrième lieu, ces différents éléments du développement de la sécurité aboutissent à un effet étrange et désagréable : la production d'insécurité. En d'autres mots, l'insécurité croît proportionnellement à la réflexion accélérée sur la sécurité et la réponse à la sécurité. La lutte contre différentes formes de menaces conduit le plus souvent à des solutions instrumentales qui écartent les Hommes et l'humain du paysage. Nous construisons des murs, érigeons des barrières, développons des systèmes de détection, etc. Ces mesures ont diverses fonctions et préviennent le danger jusqu'à un certain point. Mais elles ont aussi pour effet d'amoindrir la confiance : la confiance en les autres, la confiance en la société, la confiance en soi-même. Une moindre confiance entraîne moins de sécurité ou plus d'insécurité, ce qui va à l'encontre de l'effet recherché.

Sécurité et éthique

De fait, l'éthique et la sécurité ont ceci en commun que ces derniers temps elles se manifestent toutes deux avec une portée amplifiée. Cependant, l'éthique et la sécurité ont aussi d'autres traits communs de nature immatérielle lorsque nous prenons la peine de nous y arrêter.

En premier lieu, ni l'une ni l'autre ne sont controversées. Qui oserait s'afficher contre l'éthique ? Qui écrirait un ouvrage sur le fait d'aller à l'encontre de l'éthique ou recruterait un expert en surveillance pour assurer des comportements et des agissements contraires à l'éthique ? De même, qui refuserait la sécurité ou ne souhaiterait pas aux autres d'être en sécurité ? Qui a envie de vivre dans l'insécurité ? En bref, il est difficile de s'opposer à l'éthique et à la sécurité.

En second lieu, l'éthique et la sécurité ont l'une et l'autre des caractéristiques assez particulières quand il s'agit de déterminer ce que signifie être un humain. Pouvons-nous en effet prendre possession de l'éthique comme nous endossons une nouvelle veste ? Nous pouvons peut-être débattre du point de savoir si nous prenons de bonnes ou mauvaises décisions en matière d'éthique, mais pouvons-nous vraiment éviter les questions ? Et de même, pouvons-nous éluder l'éthique parce que nous ne voulons pas nous prononcer sur elle ? J'en doute.

Non ! Tant l'éthique que la sécurité (et l'insécurité) participent dans une certaine mesure de ce qu'il y a de plus humain dans l'Homme. Nous pouvons provisoirement conclure que l'éthique comme la sécurité sont des caractéristiques profondément humaines. On pourrait même peut-être dire qu'elles sont le fondement de l'humain. Nous ne pouvons tout simplement pas être des humains dépourvus d'éthique et d'un sens de l'insécurité.

Pour mieux comprendre ce phénomène, voyons de plus près le contexte historique particulier du concept de sécurité.

Les racines historiques de la sécurité

Nous avons le sentiment que la sécurité a toujours existé, alors qu'elle est en fait un concept assez récent. Plus précisément, la sécurité a jusque récemment exprimé des connotations bien différentes. Et au cours du siècle écoulé, ce concept s'est encore considérablement modifié. Quelle peut en être la cause ?

Arrêtons-nous tout d'abord sur l'histoire ancienne. Alors que le concept de sécurité est l'héritier direct de la discipline que constituent les relations internationales, qui font elles-mêmes partie du domaine plus vaste des sciences politiques, assez curieusement le concept de sécurité n'a presque jamais été utilisé avant le XXe siècle à propos des questions de relations internationales, et pas du tout en matière politique. Pas plus tard qu'en 1940, l'intérêt pour la sécurité (ou le souci de la sécurité) était quasiment inexistant comparé au rôle prédominant que cette notion devait prendre par la suite. Le tournant de cette évolution peut être daté de la fin de la Deuxième Guerre mondiale et de la Guerre froide, et de l'assimilation de la sécurité à la sécurité nationale.

Toutefois, si nous cherchons maintenant à retrouver trace du concept de sécurité encore plus loin dans le temps, nous découvrirons une évolution assez inattendue. Naguère en effet, la sécurité comme concept était essentiellement liée à l'âme et à la spiritualité. C'était tout simplement une notion théologique. La sécurité était considérée comme un état d'esprit, une

vision du monde et un état spirituel dans le sens tant psychologique que moral. Le terme grec ataraxie (αταραξία) — tranquillité de l'âme — a été utilisé pour décrire l'état de sécurité.

Il est intéressant de noter que l'expression avait une connotation négative. La sécurité correspondait à l'absence de problèmes émotionnels ou spirituels, compris comme absence de souci. Si nous voulons distinguer entre la sécurité subjective et la sécurité objective, la sécurité objective l'emporte de loin. Cela contraste radicalement avec la situation actuelle où la sécurité objective, c'est-à-dire la sécurité face aux menaces objectives, factuelles, réelles et constatées a la priorité. De plus, la dimension sociale, qui donne la possibilité d'aborder la sécurité collective, ne faisait pas partie de la problématique. La sécurité était une affaire personnelle qui n'avait rien en commun avec l'État, la société ou d'autres sphères collectives.

Securitas ou *certitudo*

À l'époque du passage du grec ancien au latin, ataraxie fut traduit par le terme latin *securitas*. La connotation se rapprocha davantage de ce que nous appelons aujourd'hui la sûreté (*safety* en anglais, *trygghet* en norvégien), autrement dit la stabilité, la fermeté, la solidité, etc. Cela signifie donc que la version romaine de la sécurité avait un caractère beaucoup plus objectif. Le souci et la considération de la sécurité pouvaient dès lors être partagés par plusieurs individus et constituaient par conséquent la base d'une compréhension commune, d'une approche commune et de mesures communes. La notion est toutefois restée dans une grande mesure morale, psychologique et partant subjective. Si l'on est en sécurité, aucune inquiétude ni arrière-pensée ou matière à réflexion ne nous habite, et nous nous trouvons par conséquent sans instinct de conservation et certainement sur une pente dangereuse, surtout par rapport aux forces célestes. Dans cette acception, le fil rouge du moralisme continue d'opérer, y compris de nos jours, ce sur quoi nous aurons l'occasion de revenir.

Ce point de départ historique nous conduit vers une combinaison assez surprenante de la morale et de la sécurité, très différente de celle à laquelle nous aboutirons bientôt dans la suite de notre exposé. Si l'on se trouve dans une situation sûre, dans l'acception médiévale, on est donc sans inquiétude, sans tracas, sans arrière-pensée, insouciant. C'est-à-dire sans égards, sans connaissance de soi-même, sans vigilance, sans respect pour soi-même ou pour les autres.

Être en *securitas* signifie ne pas avoir de doute, de pensée, être avant tout convaincu de l'existence de Dieu, avoir un type de comportement arrogant envers les autres et face à l'existence. La foi n'est pas un sujet pour ceux qui jouissent de la *securitas*. De ce fait, toutes les dimensions éthiques que l'on associe volontiers au christianisme finissent par disparaître. Tout ce qui est lié au doute ou au désespoir n'a plus lieu d'être. Tout est considéré comme sûr, évident, prévisible et compréhensible. Cela implique que l'on est automatiquement protégé de tout ce qui peut constituer une menace individuelle.

Dans cette présentation historique, nous ne sommes pas encore tout à fait parvenus à la situation dans laquelle sécurité et politique ont quelque chose en commun. Et nous sommes encore loin du stade auquel *securitas* deviendra la raison sociale d'une grande société de gardiennage et de transports sécurisés.

Par quelle voie donc sortir d'une représentation conceptuelle où la sécurité vient à être comprise comme protection et savoir absolu ? Au cours du Moyen Âge, les deux conceptions se sont dissociées pour prendre une orientation différente. Le concept de *certitudo* (certitude) a détaché la réflexion sur la sécurité axée sur la connaissance du concept de *securitas* (sécurité).

Certitudo signifiait la sûreté dans la connaissance, dans la réflexion, dans la conviction. *Securitas* a retenu le sens de la sûreté vécue par l'être humain. À partir de là, cette déviation de sens a ouvert la voie au concept moderne de sécurité, qui a donc pu se développer.

Le plus important pour nous est que la sécurité s'est libérée de l'aspect subjectif de la menace, du danger et du risque, de sa dimension morale, de sa relation au cosmos, à Dieu, et aux autres êtres humains. La sécurité a été réifiée. Lorsque la conviction de savoir (*certitudo*) s'est dissociée de la sécurité (*securitas*) pour devenir une catégorie morale en elle-même, la sécurité a été abandonnée au monde matériel. Désormais, il n'est plus nécessaire de faire appel à des appréciations humaines pour évaluer une menace contre la sécurité. La sécurité est une pratique qui se base sur une réflexion objective, une réflexion sur les menaces externes et non plus sur les menaces internes.

La conséquence pour la période historique suivante, la période féodale, fut que cette acception se traduisit facilement en une réflexion économique sur la fourniture de services. Il devenait désormais possible d'acheter et de vendre de la sécurité. La fonction féodale du prince revenait d'une certaine façon à offrir de la sécurité à ceux qui avaient les moyens de rémunérer ce service. La première réflexion en économie politique fut donc élaborée comme un système de défense. Pouvons-nous en déduire que la Norvège actuelle est revenue à la féodalité, avec ses gardes de sécurité privés (si l'on en juge par cette entreprise qui a pris pour raison sociale *securitas* et fournit des prestations de sécurité) ? Il existe un argument convaincant en histoire des idées politiques selon lequel l'État acquit une fonction dominante justement parce qu'il était le plus efficace pour organiser les services de sécurité.

La Guerre froide

La Guerre froide a modifié le concept de sécurité du jour au lendemain. Des années 1940 aux années 1970, l'acception du terme « sécurité » était assez étroite. D'une part, la menace atomique conféra un contenu essentiellement nucléaire au concept de sécurité. Toutes les autres menaces imaginables furent occultées par la menace atomique qui était la base du seul équilibre géopolitique. D'autre part, il fut expliqué que la sécurité était nationale de par son étendue et son objet, et que les questions de sécurité de moindre importance (et a fortiori celles de plus grande importance) n'avaient pas la même portée que celles concernant les deux grandes puissances. Avant la Deuxième Guerre mondiale, la notion de « sécurité nationale » était pratiquement inconnue.

Quand le président américain Truman signa la « Loi sur la sécurité nationale » (*National Security Act*) en 1947, cet état de fait changea radicalement. Par le biais de la puissance du concept de Guerre froide, la sécurité nationale s'appropria la sécurité. Et cette acception s'imposa dans le monde entier pendant 40 ans. Au cours de la Guerre froide, la sécurité connut une formidable renaissance à travers la reconnaissance d'une menace réelle ou imaginaire contre l'État national. La sécurité qui qualifiait une sorte de situation sans menace, une protection générale contre un danger potentiel, s'opposa dans un premier temps à la défense qui était une mesure relative à une attaque réelle.

Sécurité et éthique peuvent-elles faire bon ménage ?

Nous avons commencé notre propos en parlant d'éthique et d'inflation du concept de sécurité. Ces discours ont-ils vraiment quelque chose en commun ? Le domaine des sciences politiques enregistre le développement d'une littérature de plus en plus abondante que l'on classifie

comme éthique de la sécurité ou éthique des relations internationales. Notre recherche tend à démontrer que ces deux façons de penser, par ailleurs différentes, surgissent de plus en plus souvent simultanément, en particulier à travers le bon vouloir des responsables de la réflexion sécuritaire dans la société, c'est-à-dire de ceux qui détiennent le pouvoir et ont une influence sur des institutions qui sont elles-mêmes détentrices de pouvoir. Les auteurs de ce type d'analyses se félicitent de cette heureuse réunification de l'analyse éthique et de l'analyse politique, comme si l'on pouvait parler de retrouvailles entre deux vieux amis, de réconciliation entre deux intérêts divergents quoique plus ou moins apparentés, comme si les deux notions pouvaient parfaitement exister séparément ou être comprises comme des catégories, des concepts ou des façons de penser autonomes.

Ce modèle comprend l'éthique comme si elle consistait en une liste de mesures correctes, un modèle de bonne conduite, un registre de bonnes manières qui peut être utilisé comme une échelle normative pour atteindre « La bonne vie », comme si l'éthique était une recette d'échanges, point par point. Cette conception suppose l'existence d'une sorte de code, expression de la façon dont nous devons commercer. Mais elle suppose en même temps qu'il est d'une façon ou l'autre possible de ne pas s'en tenir à l'éthique, comme si le fait de dire « l'éthique, non merci ! » n'est pas déjà une décision intrinsèque à l'éthique. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

Être contraire à l'éthique, faire preuve de mauvaise volonté eu égard à un ensemble de valeurs que l'on respecte néanmoins est une chose. Certains qualifieraient peut-être cette attitude de contraire à l'éthique. Mais dire que l'on ne se conduit pas conformément à l'éthique, être tout à fait indifférent aux questions d'éthique n'est pas du tout la même chose. Le choix de l'indifférence est le plus difficile qui soit. Ne pas se conformer à l'éthique, être anéthique est aussi une prise de position éthique. Pour être anéthique il faut aussi admettre des valeurs, et des priorités spécifiques d'ordre social et culturel. Autrement dit, avoir un rapport au monde contraire à l'éthique est peut-être une chose. Être dans un monde sans éthique est une tout autre chose. Si les êtres humains s'en tiennent parfois à l'éthique, ils ne pourront jamais être libérés de l'éthique.

Que signifierait agir sans éthique ?

Lorsque nous comprenons l'éthique selon son acception la plus banale, comme un code de conduite, une sorte de catalogue de règles de bien-vivre cosmiques, un manuel de bonnes manières, nous sommes déjà passés par une forme de conditionnement éthique. Présenter un tel code comme Le Code suprême est déjà un acte éthique sans que nous ayons réfléchi à sa signification.

En bref, les acteurs n'existent pas avant l'éthique ou en dehors de l'éthique. Il n'existe aucun acteur anéthique qui choisisse ensuite de s'approprier l'éthique selon son bon vouloir. De quoi aurait l'air cet acteur ? Ce ne serait pas à proprement parler un acteur, mais plutôt une calculatrice.

L'éthique ne doit pas être comprise comme le rapport d'un acteur à un ensemble de règles, mais comme un rapport à ses propres agissements. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire eu égard à la sécurité ? Nous devons d'abord rechercher ce qu'il en est du danger dont les mesures de sécurité doivent nous protéger.

Danger objectif et danger subjectif

L'éthique n'est donc pas la reconnaissance de la façon correcte d'agir. Au contraire, l'éthique traite de la façon de se voir soi-même. L'éthique est la reconnaissance du fait que nous avons le choix, que des possibilités nous sont offertes. C'est la connaissance du fait qu'il est possible d'agir autrement. Insécurité est le terme par lequel nous qualifions la reconnaissance de l'existence non pas d'une seule voie mais de plusieurs voies. L'insécurité découle de la découverte que nous sommes confrontés non pas à un choix unique mais à plusieurs choix, que tous les agissements et toutes les décisions sont suivis de l'aveu qu'ils auraient pu être réalisés autrement, du fait que d'autres résultats sont possibles. L'insécurité naît de la prise de conscience que cette différence est la nécessité même, qu'elle est un fait incontournable.

Il est peut-être possible d'en donner une meilleure explication en signalant un curieux phénomène linguistique : l'essor du concept de « sûreté » (*safety*), que je tente de traduire en norvégien par *trygghet* pour le différencier de *sikkerhet* (sécurité / *security*) et à titre d'argument. Quelle différence y a-t-il entre la sûreté et la sécurité ? Cette différence existe dans plusieurs langues européennes, de la même manière que la distinction entre *securitas* et *certitudo* répond à une accentuation de ce qui est théologique (*certitudo*) d'une part, et de ce qui est séculier ou scientifique (*securitas*) d'autre part.

La « sûreté » (*safety*) est devenue un terme clef pour décrire des menaces de la nature la plus objective qui soit : à la maison, dans la rue, sur le lieu de travail. Ce sont les objectifs quotidiens qui sont exposés à l'insécurité : sûreté de la nourriture, sûreté du lieu de travail, sûreté de la circulation, etc. D'une part, la sûreté (*safety*) renvoie à un danger objectif. Elle est la protection contre des dangers qui existent déjà, des dangers connus, observables, identifiables et compréhensibles, mais qui ne nous ont pas encore atteints. D'autre part, la sûreté fait appel à l'expérience humaine et en partie au pathos qui réside dans notre rapport à l'inconnu. La sûreté s'adresse au monde du possible. Elle fait référence à notre vulnérabilité générale et à l'humanité qui est la base de cette vulnérabilité. L'insécurité ne renvoie pas à une menace définissable. Elle ne fait pas référence à un danger extérieur, mais au fait que nous sommes exposés au danger, que nous le savons, et que nous savons à peu près de quel type de danger il s'agit, quand il va se produire et comment.

Dans cette acception, il s'agit beaucoup plus de nous que d'un danger inconnu externe. Elle fait beaucoup moins directement référence à l'insécurité liée au danger de l'inconnu qu'à nous-mêmes exposés à un objet inconnu et dangereux. Dans cette acception, la sécurité est réflexive. C'est un type de relation que l'on a à soi-même. Les philosophes auraient dit que c'est au travers de l'insécurité que l'Homme s'est constitué. L'insécurité est l'humanité même, la passion, l'émotivité, la sensibilité, etc.

Dans cette acception, les réponses à l'insécurité sont le contrôle et la prévisibilité, la législation et la réglementation ainsi que le respect de leur application. Quelle est la réponse à l'insécurité ? C'est bien entendu l'éthique.

Prenons un exemple.

Les valeurs éthiques dans le paysage sécuritaire actuel : une infrastructure vitale à titre d'illustration.

Les infrastructures vitales ont été désignées tant par les autorités norvégiennes que les autorités européennes comme particulièrement exposées aux actions terroristes. En Norvège, les

plateformes pétrolières offshore, mais aussi les chemins de fer et autres structures sont des cibles potentielles d'actions terroristes à prendre en considération. Une infrastructure vitale est ainsi qualifiée parce qu'elle a une fonction technique et une position dans un système qui font que sa destruction éventuelle aurait des conséquences considérables pour la société. Elle est vitale parce qu'elle représente un rouage essentiel dans un système en réseau.

Pour quelle raison une infrastructure vitale est-elle en fait un objectif potentiel du terrorisme ? Ce n'est pas en tout cas du fait de sa fonction vitale en elle-même. À supposer que nous puissions parler de « guerre » à propos de la menace terroriste actuelle, ce n'est pas une guerre dans l'acception habituelle du terme où l'objectif est de détruire la capacité d'un pays à faire la guerre. Selon une telle logique classique, la destruction d'une plateforme pétrolière, serait un objectif majeur. Mais la terreur a une tout autre logique. Son objectif n'est pas de causer des destructions en soi, mais de créer un climat de peur et d'insécurité. Si les approvisionnements en pétrole sont perturbés, ce n'est intéressant que dans la mesure où cela engendre l'insécurité.

La question essentielle n'est donc pas de savoir la valeur matérielle que cette infrastructure vitale représente mais d'appréhender sa valeur sociale ou culturelle, la signification ou l'effet de signal qui sera produit quand elle sera attaquée.

Le terrorisme représente une menace et une situation révolutionnaires justement parce qu'il ne respecte ni la logique de la conduite de la guerre ni celle de la criminalité ordinaire. Le terrorisme nous confronte à nous-même, avec nos valeurs, nos craintes, nos rêves. Il pose la question de notre rapport à nous-mêmes et à nos congénères au sein de la société. Le terrorisme dévoile à quel point la sécurité est bien moins un défi technologique qu'un défi éthique.

Les hommes et la sécurité

Pour conclure, la sécurité et l'insécurité sont implicitement liées aux hommes et aux valeurs humaines. La sécurité est l'expression d'une philosophie spécifique de la vie. Elle exprime une certaine compréhension de la vie, des angoisses et de l'espoir individuels et collectifs, des attentes de ce qui peut être sacrifié et de ce qui vaut la peine d'être conservé. La sécurité est aussi une expression de ce que nous sommes disposés à sacrifier, de ce pour qui nous sommes disposés à nous battre et même à mourir. En d'autres termes, la sécurité est un concept social, culturel et en dernier lieu éthique.

La sécurité est maintenant fréquemment associée aux aspects matériels de la vie parce que ceux-ci ont de nos jours de plus en plus tendance à incorporer les valeurs humaines, si ce n'est à les remplacer. Mais ces valeurs matérielles et techniques ne doivent pas être confondues avec la vie elle-même. La sécurité ne concerne pas les choses uniquement. Elle concerne les gens qui attachent une valeur aux choses et qui, pour pouvoir vivre, en ont besoin comme moyens d'existence.

Des mesures de sécurité substantielles, raisonnées et efficaces doivent donc tenir compte des forces culturelles et sociales qui modèlent notre conception de ce que sont la sécurité et l'insécurité, de ce qui menace ce qui présente une valeur pour nous, et ce qui doit guider notre réaction aux crises ou aux catastrophes.

Je vous remercie de votre attention.